

“‘*Le Cahier du Refuge*’”

Quinze ans du c i p *M*

centre international de poésie *Marseille*

Outil de diffusion et de communication de la poésie dans ses relations
avec toutes les disciplines artistiques et ses modes d'expression :

Lieu de manifestations, lectures, débats, performances, concerts...

Lieu d'exposition de livres, de livres illustrés,
de livres-objets, de poèmes visuels, de manuscrits, de travaux
de poètes plasticiens...

Lieu de travail et de consultation notamment
grâce à sa bibliothèque spécialisée en poésie où se déroulent
des séminaires, des échanges, des réunions de travail.

Lieu d'information sur les manifestations poétiques de Marseille
et d'ailleurs, aide aux poètes dans leurs démarches diverses.

Lieu d'animation, notamment en direction des enfants
du quartier et des écoles (atelier poésie).

Lieu de production de livres (la “*Collection du Refuge*”),
d'affiches, de cassettes vidéo et audio (archivage des manifestations),
d'un bulletin d'information sur les activités du cipM, “*Le Cahier du Refuge*”,
d'une revue de critique de la poésie : **C C P**.

Lieu de soutien à la création : une résidence accueille
des poètes pour des périodes de trois mois.

Situé dans le centre de la Vieille Charité, le cipM
est ouvert du mardi au samedi de 12 h 00 à 19 h 00

Tél. : 04 91 91 26 45 - Fax : 04 91 90 99 51

Mél : cipm@cipmarseille.com

Site : www.cipmarseille.com

•

Horaires de la bibliothèque
du mercredi au samedi de 14 h 00 à 19 h 00

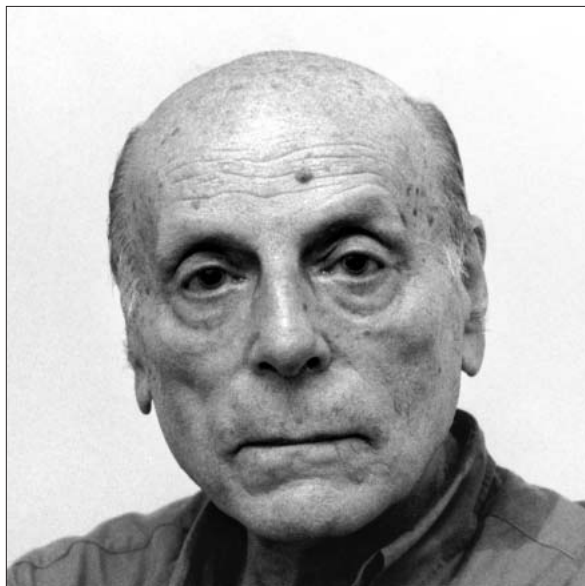
centre international de poésie *Marseille*

Centre de la Vieille Charité - 2, rue de la Charité - 13002 Marseille

Quinze ans du cipM

•

jean marc de samie
quinze ans de photographie



Gherasim Luca

Vernissage le vendredi 11 mars à 18 h 00

•

Exposition
du 11 mars au 30 avril 2005

Vendredi 11 mars

— 19 h 00 —

Lectures :

Les présidents du cip *M*

Jean Daive
Alain Veinstein
Michel Deguy
Jacques Roubaud

•

— 20 h 00 —

Lectures :

Michelle Grangaud
Gilles Ortlieb
Catherine Weinzaepflen
Jean-Luc Sarré
Gérard Arseguel
Véronique Vassiliou
Jean-Michel Espitallier
Charles Pennequin
Ma Desheng
Arno Calleja *accompagné de* Fabrice Cesario

Samedi 12 mars

— 18 h 00 —

Lectures :

Les Archipeliens

Jean-François Bory

Jean-Marc Baillieu

Anne Parian

Éric Audinet

•

— 19 h 00 —

Lectures :

Claude Esteban

Frédéric Léal

Nicolas Cendo

Emmanuel Hocquard

Christian Tarting

Claude Royet-Journoud

Pascal Poyet

Jérôme Game

Esther Ferrer

Francis Gorgé *accompagnant*

Jacques Demarcq & Dominique Meens

Les bio-bibliographies et les
photographies de l'ensemble
des participants aux soirées
des quinze ans du cipM, ainsi
que celles de nombreux autres
poètes (environ quatre cents)
sont consultables sur notre site
internet :

www.cipmarseille.com

Depuis 15 ans, le cipM accueille chaque semaine des auteurs français et étrangers pour des lectures publiques hebdomadaires, des performances, des expositions, des colloques thématiques, des présentations de revues et de maisons d'édition, des ateliers de traduction, des résidences d'écriture, des interventions en milieu scolaire.

Depuis 15 ans, le cipM publie les auteurs accueillis en résidence dans la collection “*Le Refuge*”, les actes des colloques, les résultats des différents ateliers de traduction, la revue-programme “*Le Cahier du Refuge*”.

Depuis 15 ans, le cipM achète la totalité de la production éditoriale française dans le domaine de la poésie, et développe son fonds de livres et de revues pour sa bibliothèque spécialisée qui offre aujourd'hui 40 000 documents en libre consultation : livres et revues mais aussi disques, CD, CD-Rom, DVD... et tous les événements du cipM enregistrés en son numérique et en vidéo.

Depuis 15 ans, le cipM développe des coproductions, des collaborations, des partenariats avec de nombreux théâtres, associations, institutions, centres culturels, ambassades, universités.

Depuis 15 ans, le cipM est présent aux salons du livre, tant à Marseille (Parc Chanot) qu'à Paris (Salon du livre, Marché de la poésie, Salon de la revue) et à l'étranger (Beyrouth, Tanger, Alexandrie, Tunis, Alger...)

Depuis 5 ans, le cipM développe la collection *cent titres* (titres parus : Poésie française contemporaine, Poésie grecque et latine, Poésie de langue arabe), et publie tous les six mois la revue CCP, *cahier critique de poésie* (9 numéros parus) en coédition avec Farrago.

Depuis 5 ans, le cipM amplifie les échanges internationaux avec ses ateliers de traduction collective *import/export* à Marseille et à l'étranger.

Depuis 3 ans, le cipM anime et développe le site www.cipmarseille.com, et adresse sa newsletter aux abonnés en ligne.

Depuis 2 ans, le cipM doit quitter la Vieille Charité à la demande de la Ville de Marseille, et chercher un nouveau local.

Depuis 1 an, le cipM a trouvé un local sur La Canebière (ancienne librairie Flammarion), mais cherche toujours le financement de cette relocalisation, et des garanties pour continuer l'aventure.

(À suivre)

Alain Paire

Jean Marc de Samie : une très longue attente

Jean Marc de Samie habite un village proche de La Ciotat. Les sentiers des calanques, les parages du Bec de l'Aigle sont des contrées qu'il arpente continûment. Il s'était tout d'abord consacré au travail du sculpteur. À la fin des années soixante, il fréquentait intensément le ciné-club de la ville des frères Lumière. Il se souvient avoir nuitamment collé des affiches, des messages de protestation à l'adresse d'un ministre qui censurait *La Religieuse* de Rivette.

Au fil des ans, la bibliothèque d'un voisin qui l'hébergeait, l'historien de la Révolution française et de l'anarchisme Daniel Guérin, une librairie de Marseille, La Touriale des années soixante-dix, des lectures publiques qu'organisait Jean-Luc Sarré au Musée Grobet-Labadie, son amitié pour Christian-Gabriel Guez-Ricord furent quelques-uns des creusets à partir desquels s'imposa chez lui le désir de pratiquer l'art du portrait. Parmi les photographies qu'il est heureux d'avoir composées, il aime montrer ses cadrages des visages silencieux de Claude Louis-Combet, de Roger Munier, de Philippe Jaccottet ou bien de Bernard Noël. Jean Marc peut brusquement décider de se rendre en Suisse ou en Bretagne pour rencontrer un écrivain qu'il vient de découvrir, ou bien un philologue, traducteur de textes irlandais du Moyen-Âge. Il voudrait que ses photographies lui permettent de remercier les auteurs qui le hantent. Dans une lettre privée, Yves Bonnefoy écrit que Jean Marc de Samie œuvre pour que *ce qui semble une simple technique d'enregistrement se révèle un instrument de connaissance*.

Il tente de restituer l'ancrage d'une note noire et blanche, la survenue d'une personne : un silence, le départ ou bien l'écart d'une voix. Pendant les soirées du cipM, on l'aperçoit dans les premiers rangs, parmi les fauteuils sombres et les volets clos qui entretiennent une atmosphère de vieux cinéma, en face des tables où les écrivains prennent la parole. Son attente est parfois longue, ses flashes n'interviennent pas fréquemment. Il guette la possibilité d'un moment de calme et de sobriété, un respect d'autrui ou bien un souci d'amitié qui ne relèvent pas de la séduction pas plus que de la puissance. *Once seen, never*

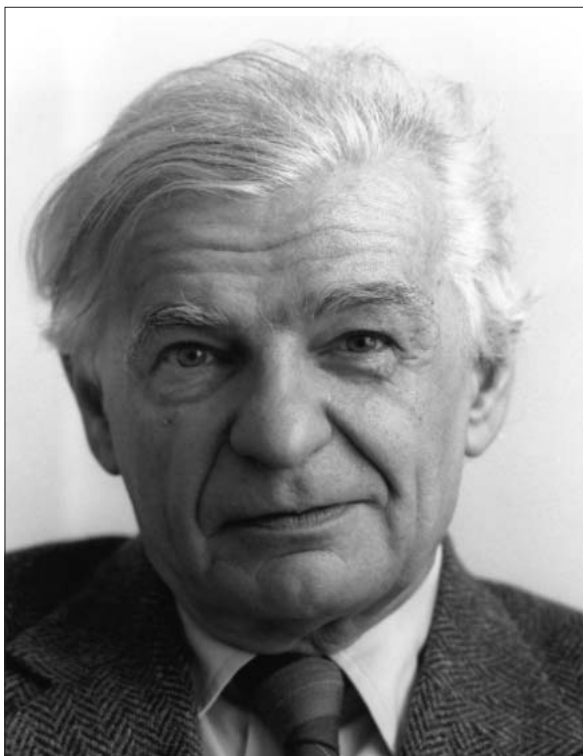
forgotten. On retrouve dans ses images la prescience d'un instant d'exactitude : le vu et le voyant, le locuteur et l'auditeur, l'écriture et son moment de profération, la fièvre et l'intériorité deviennent compatibles.

Quand son attente prend forme, les démarquages, les défenses et les protections, les vieux automatismes se sont effacés. Un desserrement vient d'opérer, des moments de très fine bascule interviennent : les blocs de mots, les regards, les équilibres, les rêves et les urgences trouvent leurs intervalles, l'écoute et l'attention du public font surgir de nouvelles dimensions. Les circonstances sont autres, le visage du poète qui poursuit sa lecture n'est pas simplement celui d'un étudiant, le masque évasif d'un fonctionnaire, l'improbable rictus d'un type qui pourrait devenir marchand d'armes. Les raideurs et les conventions, la part qui revient au monde social s'atténuent. Il ne s'agit certes pas d'Isidore Ducasse, d'Ezra Pound, de Shakespeare ou bien d'Homère. Les rugueux et les rebelles, les clercs et les fâcheux l'ont cent mille fois répété, l'écrivain n'est pas l'auteur. Rétif ou bien perméable, le visage de cette personne qu'il photographie est un entre-deux, un nom commun à peine différent de ceux que l'on aperçoit quotidiennement.

On imagine Fantin-Latour et Etienne Carjat qui croisèrent Rimbaud et les Parnassiens, Nadar que Baudelaire tutoyait et qui portaitura Nerval quelques jours avant son décès, Brassai passionné par les techniques narratives de Proust ainsi que par ses observations sur les images latentes ou bien sur la mémoire involontaire, Gisèle Freund qui rédigeait sa thèse à la Bibliothèque Nationale non loin de Walter Benjamin, vêtu d'un costume sombre dont les manches étaient devenues trop courtes à force d'usure, Denise Colomb en face d'Antonin Artaud qui accepta de s'asseoir sur un petit fauteuil Directoire. On songe à Truffaut découvrant dans *La Chambre verte* un portrait d'Audiberti, on pense à Marc Trivier, terriblement démuni quand il rencontre Jorge Luis Borges dans un hall d'aéroport.

Ici, sur les traits d'un visage qui se souvient d'un disparu, d'une page d'autrefois, d'une querelle, d'un désastre ou bien d'une joie, dans l'inflexion d'une voix, dans la mouvance d'un regard qui s'épuise, l'intranquillité, les énigmes, les ralentissements et les tensions, les rythmes et les surprises d'une scansion qu'on appelle faute de mieux poésie tracent leur voie de frayage. Le 14 juin 1990, Maurice Blanchot répondait au courrier de Jean Marc de Samie qui lui adressait huit jours auparavant un portrait d'Emmanuel Lévinas. Voici

quelques-uns des fragments de la lettre de Blanchot : *Vous me demandez aussi ce qu'évoque le mot « visage ». Précisément, Lévinas nous l'a dit d'une manière profonde : le visage est autrui, l'extrême lointain qui tout à coup se présente de face, à découvert, dans la franchise du regard, dans la nudité d'un abord que rien ne défend, lorsqu'autrui se révèle à moi comme ce qui est en dehors et au-dessus de moi, non pas parce qu'il serait le plus puissant, mais parce que là cesse mon pouvoir... Je me heurte, face au visage, à la résistance de ce qui ne me résiste en rien.*



Yves Bonnefoy

Jean Marc de Samie

Né le 9 février 1945 à La Ciotat, Bouches-du-Rhône.

Jean-Marc de Samie est le photographe du cipM, depuis sa création. Un certain nombre de ses portraits photographiques de poètes (environ quatre cents) sont visibles sur le site internet du cipM : www.cipmarseille.com.

Expositions personnelles :

- Exposition, Galerie Psyché, Martigues, 1982.
- Librairie des Arcenaulx, Marseille, 1983.
- M.J.C. de Toulon, 1984.
- Galerie L'Ouverture, Aix-en-Provence, 1984.
- Galerie Psyché, Martigues, 1986.
- *Rencontres Internationales de Poésie Contemporaine*, Tarascon, 1990.
- *États Généraux de la Poésie*, La Vieille Charité, Marseille, 1992.
- Librairie Libralire, avec les Editions Deyrolle, Paris, 1996.
- *Méditation sur le Livre*, sculptures et photographies, Galerie Quatuor Plus Un, Genève, 1997
- *Photographies de Poètes*, Librairie La Palourde, Nîmes, 1998.
- *Méditation sur le Livre*, Librairie-Galerie, Telo Martius, La Seyne-sur-Mer, 1998.
- *L'Immédiat Insigne*, photographies de paysages, Galerie de la Cour, Abbaye de Romainmôtier, Suisse, 1999.
- Ceyreste, sculptures et photographies de paysages, 2004.

Expositions collectives :

- Participe à *Action-Création 82*, Marseille, 1982.
- *Accrochage*, Galerie Athanor, Marseille, 1983.
- Participe à la 8^{ème} Biennale de Nice, 1983.
- V^e Salon National de Photographies, Les Mées, 1985.
- *Art, Littérature et Psychanalyse*, La Vieille Charité, Marseille, 1986.
- Palais de l'Europe, avec les photographes Lucien Clergue, Helmut Newton, Jean-Henri Lartigue, Menton, 1986.
- *Trente poses, le corps représenté*, Studio de l'Arc, Arles, 1987.
- Le Mourillon, Toulon, 1988.
- *Hommage à Jean Tortel*, centre international de poésie Marseille, 1993.

- *Hommage à Christian Gabrielle Guez Ricord*, Poésie dans un Jardin, Avignon, 1993.
- *Hommage à Gherasim Luca*, centre international de poésie Marseille, 1994.
- Bibliothèque de la Ville de Moudon, Suisse, et Librairie La Louve, Lausanne, Suisse *Photographies du poète Philippe Jaccottet*, 2001.
- *L'Immédiat Insigne*, photographies de paysages (textes de Bernard Noël), Monastère de Saorge, 2003.
- Librairie-Galerie Alain Paire et Librairie Vents du Sud, avec Anne-Marie Jaccottet, (*photographies du poète Philippe Jaccottet*) Aix-en-Provence, 2003.
- Galerie Remarque, Trans-en-Provence. Photographies du poète C. G. Guez Ricord, 2004.

Acquisitions :

Musée Cantini, Marseille ; Artothèque de Miramas ; Musée Nicéphore Niepce, Chalon-sur-Saône ; Fonds National d'Art Contemporain, Paris ; Musée de L'Élysée, Musée pour la Photographie, Lausanne, Suisse ; Bibliothèque Nationale, Département des Estampes et de la Photographie.



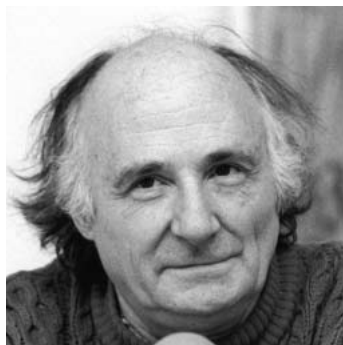
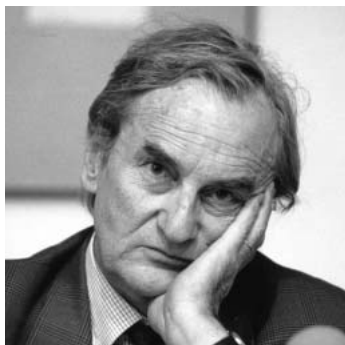
Christian Gabrielle Guez Ricord

Vendredi 11 mars
à 19 h 00

•

Les présidents du cipM

Jean Daive, Alain Veinstein
Michel Deguy, Jacques Roubaud



Jean Daive



Il porte un costume truqué, 2004.



La maison de Spinoza, Rijnbourg, 1984.



La bibliothèque de Pierre Reverdy à la Fondation Maeght, Saint-Paul de Vence, et les œuvres complètes de Nietzsche.

Alain Veinstein

Je traverse la piste, coup de théâtre,
ça ne m'arrive jamais,
je vis dans un autre monde,
mais aujourd'hui
je m'approche de toi,
je te regarde, immobile,
c'est toi que j'aime,
je me le répète mille fois,
je t'aime, je resterais des heures
à te regarder
malgré cette odeur de boue venue du dehors
où il ne se passe jamais rien...
J'ai appris à vivre avec cette odeur
qui s'accroche à moi en amoureuse...
Souvent je l'oublie,
mais elle ne m'oublie pas,
c'est à croire qu'elle me voit,
épie chacun de mes gestes
qu'elle ne me quitte pas des yeux,
surtout quand je l'observe...
Je ne devrais peut-être pas te regarder,
me réveiller de ma torpeur,
te désirer de toutes mes forces...
Pas une seule fois lever les yeux...

Michel Deguy

La pensée tire

C'est la pensée qui tire, résume Rimbaud ; qui entraîne et enchaîne (« avance un mot puis l'autre », avais-je écrit dans *Figurations*) ; consiste en phrases. A gué, sur le vide. Faute de quoi il n'y a aucune suite (« suite dans les idées », dit la langue), aucune « raison » de... poursuivre. La pensée, création continue, enjambe la discontinuité ou néant. Comment tombe-t-il sous les sens, celui-là?! De même que pour Mallarmé le *vide* tenait lieu de *sensation* du néant, disons que le néant discontinu allégué à l'instant se présente comme blanc de la page blanche. La pensée passe et fait passer derrière elle, psychopompe hermétique, guide ; elle fraye le fameux « chemin de pensée ». Sans pensée du poème, pas de poème ; « rien à dire ».

L'élément, ou éther, de la pensée, avant d'être celui de la communication au sens actuel, est l'élément où la pensée s'entretient, consiste ; celui que les Grecs appelaient *logikon*, logique ou vernaculaire phrastique. La façon dont les mots tiennent leur être-ensemble, leur syntagme (syn, ou para, tactique), leur *taxis* est identiquement tournure, trope. Dit autrement : pour que des mots soient ensemble, et non pas pulvérisation stochastique ; pour qu'ils soient même l'un à côté de l'autre en apposition, en a-syndète ; pour qu'il puisse y avoir la moindre valeur différentielle entre apposition et asyndète oppositive, par exemple, ou entre équivalence et oxymore (etc.), et non pas atomisation sans aucune espèce de lien (autre que leur éparpillement pointilliste pour une perception humaine), il « faut bien » que le milieu soit tropique, tropologique.

Jacques Roubaud

Terine aux trois syllabes

Mon esprit est ramolli
Je sais que ma lyre à mots
En vieillissant mollira

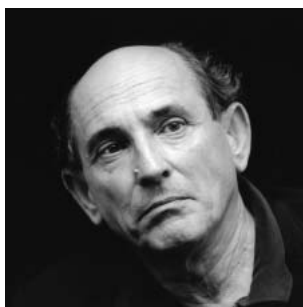
Chaque étoile mollira
Dans le vieux ciel ramolli
Que chantait ma lyre à mots

Je jette ma lyre à mots
Là où mon corps mollira
Le vieux terreau ramolli

Vendredi 11 mars à 20 h 00

•

Michelle Grangaud, Gilles Ortlieb,
Catherine Weinzaepflen, Jean-Luc Sarré,
Gérard Arseguel



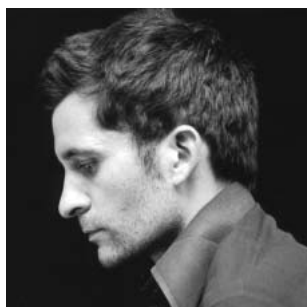
Vendredi 11 mars à 20 h 00

•

Véronique Vassiliou, Jean-Michel Espitalier

Charles Pennequin, Ma Desheng,

Arno Calleja *accompagné de* Fabrice Cesario



Michelle Grangaud

Cervantès, ou, comment un père peut faire de sa progéniture un écrivain de première grandeur en étant : –1) incompetent professionnellement comme celui de Trollope, –2) pourchassé par les créanciers, déménageant à la cloche de bois et entraînant dans sa minable odyssée tous les siens, comme celui de Villiers de l'Isle-Adam, qui de plus avait la passion du jeu, –3) mégalomane comme celui de Carlo-Emilio Gadda, plongeant toute sa famille, par un désir vaniteux de paraître, dans la misère, enfin –4) malchanceux donc emprisonné, comme le père de Dickens et celui de Michelet. Il me semble que c'est tout, et d'ailleurs très amplement suffisant, pour ce qui est des facilités et autres avantages agréables qu'il peut y avoir à se trouver en position filiale vis-à-vis dudit señor Cervantès. Non content toutefois d'avoir dû subir, dès sa prime jeunesse, ces menus inconvénients, le futur grand Miguel défie la fatalité et trouve le moyen, dans la bataille de Lépante, 1571, de se faire arracher un bras comme Blaise Cendrars, ensuite, embarqué sur une galère turque comme Jean-François Regnard, de passer dans un bagne algérois cinq excellentes années, et puis, finalement, revenu dans son pays natal, d'être jeté en prison comme papa. Il avait ainsi, très évidemment, ample matière et nul mérite, pour écrire ses *Aventures de l'ingénieux Hidalgo, Don Quichotte de la Manche*, ce pourquoi il doit être considéré comme un exemple accompli et à suivre, par tous ceux qui veulent embrasser une glorieuse carrière littéraire.

Gilles Ortlieb

Au-dessus d'Hettange-Grande

ce matin, une échancrure a fait fondre enfin
 le givre sur les toits de tôle ondulée et auvents
 en *éternit*, qui abritent les outils et le contenu
 des guérites de jardin. D'où, une nouvelle fois,
 la question : pourquoi cette affection démesurée
 pour les cabanons et ces jardinets de remblai,
 pour ces potagers du dimanche rapiécés, têtus,
 d'une longévité attentionnée (même si le quart
 d'un cyclone antillais ne ferait qu'une bouchée
 de ce paysage avec chaise-longue en plastique
 blanc, au dossier défoncé, brouette renversée
 sur un sentier de gravier et girouette piquée
 de biais sur une pyramide de feuilles éboulée) ?

Vignette

ferroviaire, entr'aperçue dans un compartiment
 voisin : une édition de poche de la *Lettre au père*,
 ornée sur sa couverture d'une feuille de papier
 froissée, un billet de train, une bouteille d'*Oasis*
 décapsulée dont la couleur était appariée à celle
 du briquet orange posé à proximité – et tout cela
 posé sur la tablette, contre la fenêtre, cependant
 que le propriétaire des objets somnolait, le front
 contre les genoux. Sur le sol en linoléum gaufré,
 une paire d'*Adidas* délacées, béantes et délaissées
 comme chaussures dans une chambre d'enfant.

Catherine Weinzaepflen

scène 1

- | | |
|--|--|
| <p>se passe dans une bibliothèque
la salle est longitudinale
grandes tables en bois
lampes à pied disséminées
symétriques, géométriques</p> <ul style="list-style-type: none"> ° il y a la jeune fille
qui s'avance
armoires vitrées jusqu'au plafond
même bois que celui des tables
pour ces meubles à livres ° la jeune fille est torse nu
qui marche dans l'allée
entre les deux rangées de tables
en bois (chêne clair) ° sous ses seins tendus
jupe rouge à la taille
côté fenêtre | <p>une lumière limpide
en rayons picturaux
(peinture italienne)</p> <ul style="list-style-type: none"> ° la jeune fille est seule
elle s'avance entre les tables
seule et déterminée
— épaules menues
chevelure attachée —
il y a la lumière ° il s'agit de forme
la forme en tant que pensée
bois clair / seins nus / lumière
la jeune fille a 24 ans
vous avez dit érotisme ?
vous vous trompez ° scène 1 est affaire de pureté |
|--|--|

Extrait de *jeune fille avec entourage*

Jean-Luc Sarré

Place Carnot

L'air est sucré, les tables poissent,
à la terrasse du café les mouches
se parfument au sirop d'orgeat ;
sous l'œil des rats dans les palmiers,
les enfants croquent délicatement
les prothèses du crieur d'oublies
en écoutant l'histoire du bras
resté à Monte Cassino.

Gérard Arseguel

Les prairies sont déjà bien rasées par le séjour des estivants.

Sa mère tenait une mercerie et son père était gendarme.

Il faut que jusqu'au bout on ne reconnaisse pas ceux qui se sont déguisés.

Les bouquetins ont, hélas ! une reproduction lente.

*

Surtout ne cueillez pas les mâles, trop poilus.

Les clients viennent chez nous pour descendre, pas pour monter !

Objet trouvé : une boîte de crayons.

Tantôt à l'octave, tantôt à la tierce, dans leurs habits de soie pourpre, elles imitent le chat.

*

La froidure a fait fuir le marchand de fleurs. Il restait toutefois les poulets cuits.

Je suis toujours surprise qu'après tant d'années, on se souvienne encore de papa.

Au menu diverses cochonailles.

Le 16 : Formation Mensuelle Obligatoire.

L'Almanach des montagnes (à paraître)

Jean-Michel Espitallier

Liste des histoires que je ne raconterai pas

L'histoire du discours amoureux :

- Je t'aime.
- Moi aussi..
- Je sais.
- Je sais que tu le sais.
- Je sais que tu sais que je sais que tu m'aimes.
- Je sais que tu le sais et tu sais que je sais que tu sais que je le sais et tu sais que je sais que tu sais que je t'aime.
- Je sais que tu sais que je sais que tu sais que je sais que tu sais que je t'aime, et je sais que tu sais que je sais que tu sais que je sais que tu le sais.
- Et tu aimes que je le sache ?
- Oui, j'aime savoir que tu le sais, j'aime que tu saches que je sais que tu m'aimes.
- Et moi j'aime savoir que tu sais que je sais que tu aimes savoir que je t'aime.
- J'aime savoir que tu saches que je sais que tu sais que j'aime aimer savoir que tu saches que je sais que tu m'aimes.
- J'aime t'aimer.
- Et moi j'aime aimer que tu aimes le savoir.
- Je sais que tu m'aimes et j'aime savoir que tu sais que je le sais.
- Je t'aime.
- Je sais.
- Je le savais.

L'histoire de jusqu'à 15 :

1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze), 15 (quinze).

L'histoire de la bonne réponse :

Il n'existe qu'une seule question vraiment pertinente, et cette question est : « Quelle est la réponse ? » Ce qui simplifie considérablement les choses puisque à la question « quelle est la réponse ? », la réponse est : « quelle est la question ? ».

L'histoire de Jeans-Pierres :

- Qu'est-ce que vous faites là Jean-Pierre Bertrand, Jean-Pierre Robert, Jean-Pierre Balpe, Jean-Pierre Cassel, Jean-Pierre Lemaire, Jean-Pierre Pierre-Bloch, Jean-Pierre Foucault, Jean-Pierre Léaud, Jean-Pierre Soisson, Jean-Pierre Chaix, Jean-Pierre Bobillot, Jean-Pierre Elkabach, Jean-Pierre Spilmon, qu'est-ce que vous faites là Jean-Pierre Vernant, Jean-Pierre Vidal, Jean-Pierre Aumont, Jean-Pierre Raffarin, Jean-Pierre Roux, Jean-Pierre Siméon, Jean-Pierre Simoën, Jean-Pierre Boyer, Jean-Pierre Sintive, Jean-Pierre Pernaut, Jean-Pierre Richard, Jean-Pierre Paneda, Jean-Pierre Faye, hein, qu'est-ce que vous faites là ?
- Rien.

(...)

(travail en cours)

Charles Pennequin
Madame Bovary c'est moi

oui bovary c'est moi c'est le trou
qui avance dans du oui qui dépense
ma tête au début et au début madame bovary
elle est morte (quel étonnement.)

arthur le devoir nous attend avec madame
aux champs et les patrons à enfiler
tout droit par les sentiers sentir
comment frôler des balles perdues

car ça tourne au vinaigre avec madame
très vite on sentait
le vinaigre avec rodolphe et puis surtout
le petit clerc déjà comment
qu'il s'appelle donc
ce brave garçon
qui me file dans les doigts

c'est-à-dire qu'en fait bovary
c'est-à-dire moi c'est-à-dire
le poète il avance déjà avec
un problème et c'est l'emmerdement
qu'il a sous la langue

ce gros emmerdement qui fait
qu'on sait plus
où est l'corps

parce que ça c'est
trop fort se dit le poète
qu'est-ce que j'ai bien
foutu du corps ?

arthur c'est lui qu'était chargé
de se débarrassé de ce cadavre moche
mais arthur a rappliqué en murmurant
ça cloche (j'sais plus où il est passé!)

Ma Desheng

Regarder

Tout doucement, lentement

Je

repassé ma petite route

La route

La route

La route

La route la route la route la route

La route la route la route la route la route la route

La route route route route route route route route route route route

Route route route route route route route route route route route route là là là là

Là la route la

route la route la route la route la route la route la route la route la route

Route la route route la route route la route route la route route la route

Je dormais sur la route

La route la route la route la route la route la route

Route route route route route route là

Je mangeais sur la route

La route la route la route la route

Là là

La route route route route route route route là

Je pensais sur la route

La route la route la route route

Route route route route route route route route route

Là là là là là là

Je rêvais sur la route

La route la route la route route route route route route route route

Route route route route route route route route route route là

Je chantais sur la route

Là là là là là là là là là là là là là là là là là

La route route route route la route la route la route

Je téléphonais sur la route

La route la route la route la route

La route la route la route la route

Je priais sur la route

Route route route route route route

Route route route route route

J'écrivais sur la route

Là là là là là là là là là

Là là là là là là

La route la route la route

La route la route

Je faisais l'amour sur la route

Route route route route route route

La route la route la route la route

J'errais sur la route

La route la route route route route la route

La route la route la route route

Je comptais sur la route

La route route

Je buvais sur la route

Route là

Là là là là là là

Je pissais sur la route

La route la route la route

La route la route la route

La route la route la route

La route la route la route

Je parlais sur la route

Route route route route

Route route route route

Route route route route

Route route route route

Je criais sur la route

La route la route la route route route route route route route route route route route

Route route route route route route route route route route route route

Là là

La route la route la route la route la route la route

La route la route la route la route la route là

La route là la route là la route là

La route la route

La route

Je lisais sur la route

La route

Je souriais sur la route

Route

Je pleurais sur la route

Là

Je m'arrêtais sur la route

La route

La route la route la route la route la route

La route la route la route route

Route route route route

La route la route

La route la route

La route

La petite route

elle m'a perdu

Toucher

Tourner la tête

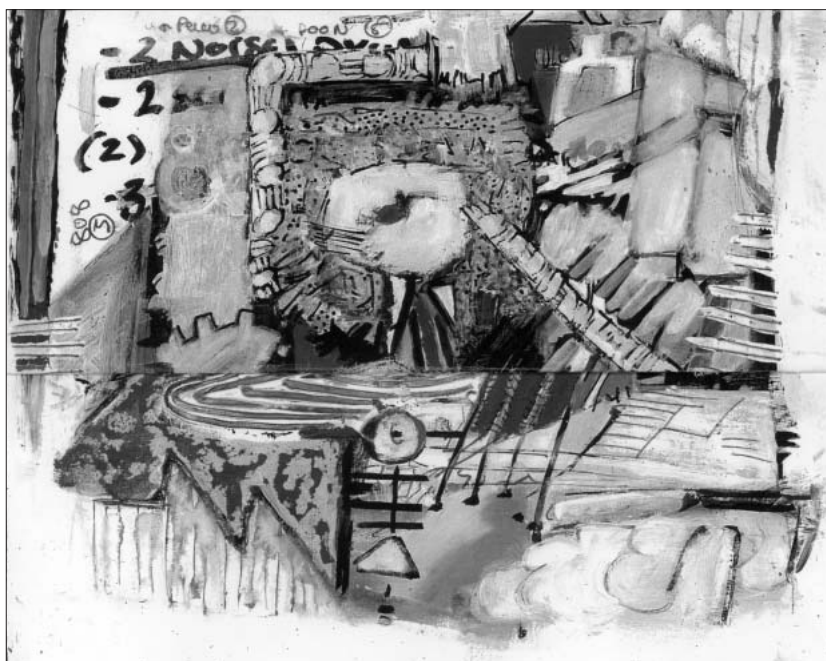
Voir

Arno Calleja communauté

au même moment toumonde se décalotte le crâne. on s'expose le crâne au dehors. on expose son trou. toumonde se montre le trou. dehors. on prend le frais. toumonde s'aère la sphère. au même moment. toumonde se montre le bout d'son crâne. au même moment. toumonde fait le même geste. toumonde est le gesteur du même moment. toumonde est un décalotteur de sphère. toumonde s'aère la machinerie du ciboulot. on s'aère le trou. on fait le geste. on montre son trou. à toumonde. au même moment. toumonde s'montre le trou. on ouvre l'espace en montrant l'trou. toumonde est un trou dans l'espace. au même moment. toumonde fait communauté d'trou. toumonde est un tube. toumonde a deux trous à son tube. la communauté c'est une armée de tube. on est une armée. on est armés d'trous. la communauté se montre. elle met l'uniforme. la communauté c'est un trou. on se montre. on s'montre la nudité du trou. on s'montre l'illimité du trou. la communauté n'est pas cerclée. la communauté est illimitée. c'est un trou illimité la communauté. elle montre son trou illimité. toumonde plonge au trou montré. on plonge dans ce qu'on montre. toumonde au même moment plonge dans l'trou qu'il est. toumonde enfouit la communauté dans son décalotté. toumonde i montre sa calotte pour que toumonde s'y engouffre. on s'engouffre. toumonde passe au trou. au même moment. en moulon. toumonde circule dans le tube-communauté. au même moment. toumonde circule dans l'illimité du monde. toumonde fait moulon. toumonde plonge au moulon. toumonde s'agglutine à l'illimité. toumonde se moulonne au trou sans fond. on a pas d'forme. on plonge au trou. on s'enfonce dans l'informe. on s'écoule au trou. on s'perd à l'écoulé. toumonde s'engouffre au trou. au même moment. toumonde se perd au même moment. pour être moins seul. toumonde se perd. dans le même trou. toumonde coule au trou du même moment. le moment s'ouvre en un seul temps. le moment s'ouvre en un seul trou. toumonde se vide dans le même écoulement. toumonde plonge dans le sang. dans le même sang toumonde s'évide calmement. toumonde s'évide de soi. dans le même écoulement. le même sang coule lentement dans l'illimité. toute la communauté se vide de soi calmement. la communauté elle a plus de dedans. c'est une flaque la communauté. plus personne n'est quelqu'un. toumonde s'évide calmement. toumonde se continue en écoulement de sang. on continue. on saigne. on se

coule au tube. on suit la ligne de sang. on se saigne. continuer c'est saigner. on sort de soi. en sang. on sort le sang d'soi. on s'va au sang. on suit la ligne. on avance en rang. on est un rang de sang. on coule. la ligne c'est nous. on s'aligne au sang. on se suit. on s'enfile. jusqu'au sang. on s'rentr'au trou. au trou communautaire. on communique dans l'noir. dans l'noir du trou. on parle plus. on suit. on pense pas. on coule. on coul'à la ligne. on sort de soi en s'alignant à la coulé d'sang. toumonde saigne. on glisse hors de soi à la ligne. à la ligne de sang. on passe au sang. on s'aligne. on s'enivre à la ligne de sang. on s'boit le sang. toumonde fait l'apéro. on s'boit le sang qu'on devient. on continue. on est dehors. on boit ce qu'on devient. on boit le sang du dehors. on se dissout. la communauté est dissoute.

Fabrice Césario



Introduction à *Totem*, partition graphique

Samedi 12 mars
à 18 h 00

•

Les Archipeliens

Jean-François Bory, Jean-Marc Baillieu
Anne Parian, Éric Audinet





Jean-François Bory

Qui sont les Archipéliens

Les Archipéliens sont quatre. Le groupe des Archipéliens ne se réunit jamais. Les Archipéliens se retrouvent au fil des circonstances et font alors une photo en commun – par exemple au stand du cipM lors de la foire du livre en 2002 ou 2003, (on ne sait plus trop).

Ils se retrouvent souvent, aussi, dans les cafés où ils se donnent rendez-vous. Ils sont alors trois, ou bien deux, parfois même seul et font des projections mentales. Jusqu'à présent les Archipéliens ne sont jamais parvenus à se retrouver tous les quatre ensemble par un acte de volonté.

Cependant les Archipéliens se sentent unis car ils ont beaucoup de choses en commun.

Peut-on dire que pour eux la partie vaut le tout ? Non, car alors ils s'appelleraient les Métonymistes. Tous les quatre écrivent par cessions de fragments ; en archipel – d'où le nom du groupe.

Ce sont les Archipéliens, comprenez qui pourra.

Les Archipéliens ont aussi en commun quatre enfants – ce qui ne veut pas dire que chacun en a un. Deux des Archipéliens feraient des folies pour un Gruand-Larose 1988 ou 89. Trois d'entre eux ont souvent le même éditeur. L'une d'entre eux dit qu'ils sont quatre comme les trois mousquetaires et qu'elle est d'Artagnan. L'un d'entre eux prétend souhaiter une parité parfaite, qu'il manque deux femmes pour qu'ils soient six, et qu'ainsi ils pourraient faire un tabac en re-créant la série TV « New friends ». Les trois autres le soupçonnent, inconsciemment, de vouloir surtout rencontrer Jennifer Aniston. Inconsciemment, parce qu'ils ne savent pas qui est Jennifer Aniston. Trois des Archipéliens préfèrent Giotto à tous les autres peintres de la renaissance, deux d'entre eux préfèrent le thé au petit-déjeuner, un seul aime marcher en montagne, trois aiment la brasse papillon et tous les quatre aiment plutôt porter des chaussures en cuir.

Encore une remarque, à propos des Archipéliens : il paraît que certains les préfèrent chauds !

Bio-bibliographie :

Faciès, voix, historiographie sur le site www.cipmarseille.com

Variante in *anthologie de la poésie française* des origines à nos jours, en douze volumes, publiée par « France-Loisir » (sic), et facilement consultable chez votre beauf, qui indique ainsi ses dates : (1938-2004). *Nobody is perfect* !

un
deux
et puis
trois c'est
quatre en somme
mur ville et port et
même encore des petites
îles loin en mer, au dehors,
un archipel qui dort et puis
s'éveille, sous un essaim de mots
tourbillonnants, sifflant, fracassant,
brûlants; lourds et rapides, livides et
comme des grelots au bout d'un flot, des
pieds qui dansent au bord de l'eau. Une rumeur,
une cloche, une foule de mots qui grandissent :
chacun à part et tous ensemble ce sont des archipéliens.
Quel bruit ils font! Spirale, profond, lampe, rampe, plafond.
Et plus de sens quand – tout en ordre – ils vont. Nous sommes
les plus fous. Nous nous pardonnons tout. Les mots toujours
vainqueurs nous fabriquent à leur guise : ils nous créent besaciers
tous de même manière. Fous et toujours penchés sur notre vérité.
Que de bruits dans nos têtes, hideuse armée de mots. Poussés
par l'aiguillon nous parlons sans savoir, avec, pour nos
défauts, la poche de derrière et celle de devant pour les
défauts d'autrui. Cette salle où nous narguons, comme
des ahuris, des oreilles fermées comme des vitraux
noirs et des fronts chauves comme des ongles
d'âme. C'est le congrès des ânes! et puis,
autour des îles, la mer devient grise. Où
sont l'éternité et le soleil allés? Tout
se brise, tout dort. Notre haleine
ne souffle qu'une chandelle
penchée. Nous revoilà au
port. Nos îles sont au
loin. Nous sommes
les archipéliens
quatre trois
deux

Jean-Marc Baillieu

Suis *archipélien* pour quae quia quid quod comme pour gingembre girofle muscade poivre pour enfer jugement mort paradis comme pour addition division multiplication soustraction pour attraction coercition digestion expulsion comme pour anis carvi cumin fenouil pour allégorique anagogique littéral moral comme pour coquelicot mauve pas-d'âne pied-de-chat pour est nord ouest sud oui est nord ouest sud.

(Et c'est pas tout, vous les connaissez mal, mais eux l'ont fait comme coucher dans le même lit ici au 4 rue du Refuge)

Poète (*Gu Wei Jin Yong*, Le Bleu du ciel, Bordeaux, 2004).

Critique (membre du comité de rédaction de CCP).

Essayiste (*La Poésie en string*, L'Attente, Bordeaux, 2004).

Peut être vu et entendu dans *Hi.e.ms* n° 11, vidéo de Pierre Parlant (2004).

À paraître : *L'Écran des alibis*, Spectres Familiers, Marseille.

Mur ville et port et même
 achéron cocyte styx phlégéon
 ambroise jérôme augustin grégoire
 amset douamoutef hapi qebehseouf
 ange lion bœuf aigle
 aquilon eurus auster zéphyr
 arc et couronne épée balance faux
Et puis s'éveille sous un essaim de mots
 richard guichard allard renaud
 robert Emmett grattan bill-doolin
 rose grelot gland écusson
 rouge grelot gland vert
Et plus de sens quand – tout en ordre – ils vont. (...). Nous
 chaud humide froid sec
 chico harpo groucho zeppo
Nous parlons sans savoir, avec pour nos défauts la poche arrière et
 isaïe daniel jérémie ézéchiël
C'est le congrès des ânes ! et puis autour de
 parthes égypte bithynie asie mineure
 pishôn gihôn tigre euphrate
 printemps été automne hiver
 prudence justice force tempérance
Nous revoilà au port
 eous eton phlegon pyrois
Nous sommes les
 leucoderme mélanoderme xanthoderme primitive
 lennon mac-cartney harrison starr

Anne Parian

L'archipélien se tient dos à la vue : l'archipel. Un coq passe à l'âne. Dit tel le nom de l'un ne vaut pas peut-être celui de l'autre, encore que dépend-il. Non pas dans la tension animale – ni logique – poursuivie de la pluie au beau temps mais la boucle(r). Dans la boucle, la pointe, l'écart, la touche et le nombre. Plusieurs toujours, quatre un ou nul, ni gloires ni lambeaux – les deux.

Petit Poucet, l'archipélien disperse ses cailloux pour des tracés hétérogènes, suites et dissemblances, contraintes et flots. Il pourfend le méchant c'est sûr.

Un et deux et deux puis trois encore et trois et trois c'est un et deux et trois et quatre en somme. Non qu'on n'eût pu conserver plus grande latitude. Nous parlons sans savoir, avec, pour nos défauts la poche de devant derrière rose, rouge grelots, gland vert. Tout dort hélas encore quand un essaim de mots, qui bouillonne, brouillonne, bourgonne, brillote s'ingénie en solos. Flotti-flotta des pieds qui dansent au bord de l'eau. Pâles évangélistes ou prophètes impassibles, à leur guise vainqueurs sur notre vérité, grelottent fous, flots, secousses, rondes, ripailles et houle. À l'écoute muette des peaux-rouges criards, je dirais non et oui et le soleil allé. Tout se brise. Tout et l'éternel marin, vagues, endormis, nous choie. Ô lyriques défis! et mortelles raclées. Initiateurs ravis, l'arbre sec ou la jungle, fortune et filiations. Convoque le lecteur, ennuyé à propos, qui se couche et se lève et rompt. Nulle part, tous besaciers et quatre. Tout est ordre. Que de bruits toutefois dans nos têtes hideuses armées de mots. Poussés par l'aiguillon, été, hiver, force et prudence, eidolon et posters, mines longues et défaites, accotés, ahuris, nous n'aurons pas le temps. Partons. Moi je m'en vais devant, les mains dans les poches pour qu'on ne se doute de rien. Celui qui, s'il ne le fait le dit est si lointain, si proche. Ailes à nos pieds rapides. Congrès des ânes. Pardonnons nous.

Éric Audinet

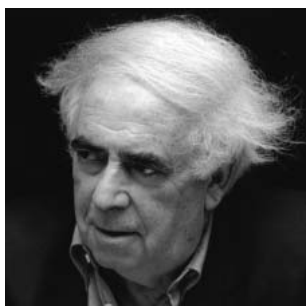
Éric Audinet est né à Phnom Penh, Cambodge, en 1958. En 2005, vit à Bordeaux. Écrit et publie peu. Rien depuis 2002, *Les derniers jours de Venise (1996-2000)* aux éditions farrago/Léo Scheer, et *Je cherche un livre* aux éditions Spectres familiares.

Il est toutefois membre éminent, comme Jean-Marc Baillieu, Jean-François Bory et Anne Parian, du groupe des Archipéliens. Il s'y plaît beaucoup. Le groupe des Archipéliens n'est pas un groupe informel. Ceux qui le constituent le constituent. En dehors de ceux qui le constituent, il n'existe pas d'amicale des Archipéliens ni d'association de défense des Archipéliens, ni de groupe de pression en faveur des Archipéliens, ni de charte ni de bible ni de programme ni de local ni de revue ni d'historique ni de quoi que ce soit. Familier, le groupe se laisse photographier dans les lieux publics pour donner de lui une image flatteuse et cohérente ; il y distille de temps à autre une confidence. Spectre, il vit le plus souvent dans l'ombre et ses activités restent peu connues. Quoiqu'officiellement groupe littéraire d'avant-garde, les Archipéliens sont une curiosité géographique.

Samedi 12 mars à 19 h 00

•

Claude Esteban, Frédéric Léal
Nicolas Cendo, Emmanuel Hocquard
Christian Tarting, Claude Royet-Journoud



Samedi 12 mars à 19 h 00

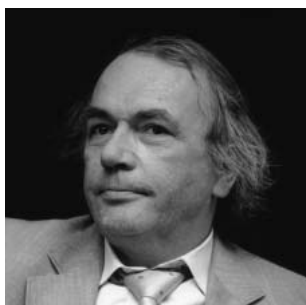
•

Pascal Poyet, Jérôme Game

Esther Ferrer

Francis Gorgé *accompagnant*

Jacques Demarcq & Dominique Meens



Claude Esteban

Le vertige, les gestes fous, les mots
lancés comme des pierres

juste pour empêcher que la peur
s'agrippe, qu'elle arrache

à cette chair des morceaux de vie, comment
dormir

quand les minutes pèsent
contre les yeux, quand il suffit

d'un caillot
pour que le cœur éclate

est-il un autre lieu
où l'être ne disparaît pas

dès que la mort le touche, est-il
un feu qui peut renaître de la cendre

est-il quelqu'un
qui dise par-delà les mots

le mot qui délivre.

Janvier 2005

Frédéric Léal

les mains bandées bardées de bandes d'élastoplaste pour prévenir les fractures des métacarpes dont les têtes supportent l'essentiel des coups portés lorsque les coups sont bien portés / que dire de la gravité des chocs si les coups sont mal portés et que l'angle et la vitesse de frappe menacent d'un coup une faible zone peu adaptée à la violence des coups. Le bandage est posé par l'acteur lui-même ou son soignant ('le soigneur') peu avant le combat. Plusieurs couches serrées sont nécessaires de façon à ce que la main ne fasse plus qu'un bloc solide avec le gant. Imaginez un gant qui serre trop ou qui trop lâche se désolidarise du membre au cours de la première reprise! Imaginez le gaillard se plaindre maman j'ai mal mon gant me serre trop ou au contraire monsieur je sens la main qui bouge. Ces événements sont hautement improbables, comme le confirment d'innombrables anecdotes de chasse qui émaillent l'histoire de la boxe. La bande mise, deux ou trois gestes agressifs sont esquissés dans le vide avant que le coach n'intervienne : mets tes gants. Concentre-toi. Ton heure arrive. [pour votre gouverne, une bande hypoallergénique de 6 cm sur 2 m est suffisante]

(extrait de *Let's let's go*, P.O.L, 2005)

Nicolas Cendo

Rose, l'était-elle ? Il faudrait chercher ce rose s'il avait été. Une façade continue de hanter les collines tranche d'un fruit très frais parmi les arbres ramassés de chaleur ou tasse d'un thé inconnu dans le froid. Quadrillée d'ombres, de feuillages ou de branches, un doigt se pose sur chacune de ces touches pour retrouver l'écho des voix, leur glissement en fin de jour entre les formes recherchant leur complétude au fond du ciel mauve.

Un nuage s'essoufle parmi les pêcheurs en fleurs se rassemble dans le rouge pâle, emporte un peu de leurs pétales. Une soif à n'y rien comprendre étreint la gorge quand parfois se détache dans l'air comme par une frontière, la vibration teintée d'un improbable retour. Tout est venu d'un verbe toujours autre devant l'afflux de la lumière et depuis une lèvre cherche à combler sa gerçure, d'une lampée innommable.

Emmanuel Hocquard
Soit dit en passant :
les robes sont rouge

les robes sont rouge

pas orange

les robes ont la couleur du rouge

rouge couleur robe

toute robe est rouge

rouge robe

les robes rouge sont rouges

rouge singulier pluriel

[...]

à quelle condition rouge est-il une intonation ?

à quelle condition l'adjectif est-il une intonation ?

o est rouge est une proposition élémentaire lorsque *o est rouge* ne
dit pas autre chose

soit dit en passant : les énoncés élémentaires sont sans intonation

toute proposition contient un et un seul énoncé élémentaire

tout énoncé élémentaire est tautologique

toute proposition contient sa tautologie

Christian Tarting
L'aile de l'ange neuf

pour Anne

Alors ils sont là, veillants mais non caressants, silencieux et veillants et protecteurs, là délicatement dans l'espace un peu sombre, grisailé un peu des vieux absents de la vie, eux dont le murmure est à peine murmuré dans le corps. Alors ils sont, dans le bruissement protecteur, bruit d'ailes, murmures d'elles, tout contre le geste fondamental. Penchés sur les lignes anciennes, immémoriales, parfois foutues (oui, comme toute mémoire – elles simplement, alors peut-être, *un peu plus...*), sur celles qui à peine de leur naissance précèdent le regard, son insistance à les dire et vivre, penchés sur ceux qu'ils voient, ceux qu'ils *tissent*, défendent et parfois disent et qui ne savent rien, ou presque, de leur puissance, sinon ce bruissement latent, ce murmure ; pris dans le corps, mangé par le corps comme il, lui, même et surtout immobile et vieillissant de l'acte, mange le texte. Là, bruissés, veilleurs terribles de la pensée, ils sont, non caressants mais insistants, dans le regard insistant et protecteur, *ceux qui restent*. La pensée, le corps subtil de « ce qui reste ». L'espace est sombre un peu, un peu grisailé ou celui de la nuit. Le seul souffle est ce murmure, leur murmure mangé ou celui, mais c'est le même, des pages l'une après l'autre, elles caressées, prises et mangées. C'est la nuit plutôt, pour certains... Leur espace : elle, et l'oiseau, le bel oiseau farouche, *hululé*, chante et les pages délicatement sont une peau délicate et protectrice. Au milieu du cours, dans le passage du *jour* à l'autre *jour*, comme on est, aujourd'hui, vieux tourneur de pages, *nel mezzo del cammin*, elles esquisseraient, essaieraient un petit chant de pensée, mangées ouvertes par ce *reste*, fondamental ; la peau du corps, d'un corps sur elle, *corps certain*. Elles seraient là et sauraient que, si l'acte se réalise, celui de la caresse, des yeux caressants mais non veillants, l'acte des vieux corps pour elles avéré, ce reste, celui-ci peut-être ancien, archaïque, en tout cas vieilli sur l'obsession de la peau des pages, est une force. *Métissée*. Elle qui resterait la seule opposable – peut-être la seule oui et avec sa violence propre –, fragilement fermement au monde droit. Celui, non de la destruction (qui est belle, peut l'être – « il faut aimer pour détruire... »), mais de la négation. Elle dans l'obliquité, cette diction particulière, inassurée mais aussi entêtée, le *clinamen*, la déclivité, l'inclinaison. Celle-ci comme un penchant aussi, oui, une attraction, foncière et fondatrice – pour la chute sans doute. C'est ce que nous disent les ailes, anciennes ou neuves, les ailes bruissantes de ceux qui veillent ; c'est ce que nous disent les ailes, anciennes ou neuves, que nos vieux corps caressent, dans cette lenteur de la relation qui pourrait devenir écriture. « Car il faut se pencher pour continuer à vivre. »

Claude Royet-Journoud



Pascal Poyet

À l'évidence sinon par rencontre souvent la pensée reste à sa guise au reste en guise, en matière d'étonnement souvent une impasse – au moment où dans le cas où. L'étonnement à l'image de la pensée en cas de rencontre voire de-la-pensée en tout cas de-rencontre – la cause d'un fait de quel bois ? – en délicatesse avec et moindre à la moindre délicatesse – avec étonnement – à un mur d'ailleurs ailleurs en délicatesse pas la moindre séance de, sortie contre, pas la peine. Comme la pierre. Plein à plein-de volonté mais plein la volonté du retard – une pente. En dehors pas matière à, en matière de dehors à même sur même sur sa pente un retard – passible ? Dehors oui matière passible. Sur le fait sur le moment en dehors fait sur-ce, la matière passible – de-choix comme la pierre sur le moment en la matière nuance ! une nuance à la matière jamais au calme – de tout en la matière tout en nuances la matière jamais à tout jamais la matière-à jamais au calme – jamais la même, en substance, un roulement.

(extrait de *Par Roulement*)

Jérôme Game

1.

*le contrôle des opérations de température e fermentation
d'embouteillage à froid vec micro-iltration gardent intacts
les arômes é parfums les des raisins en un mince un vin
léger ruité f un mince v agin acile à boire à qui
accompagne arfaitement tous les rôtis vos repas les*

des embroyeurs de ça c'est en sans r entrer dans (en un) désembrayer plus de ça cas sans
tomber dans un

p oking oking through to_
laiss_e aisser s'échapper uire f dire en éponge ociale b
alayer d'optimisations le

rentrer le : tout : igérer composer le repr endre e prendre en de plus petits volumes omp
uter les carnets en français-en-anglais / les

on va bien d
égager les
alvéoles
our p réparer les
l'inhalation les

_pour illuminer le rien ne vaut le clignotement le balayage irculaire d'un
 p reposé au nettoyage optique u frottage oucement des coupes de verre ontées m sur un
 l'axe rotatif u travail qui roduit des sons harmonieux l'autre d
 ispose éventail un cylindre osé au centre u plateau de
 hauts panneaux de bois peints en bleu de
 l'émission sonore des
 les mots _
 une pensée en m ouvement de saisie e recompose à sa guise ui dérout l'on ne sait jamais p
 récisément où l'on est ni il
 va et vient al
 terne igrations associass
 tions avance en rouillant b les
 p _ça n'a pas de sens e demande se demande s'i 'il est vrai que s'il est réel est illusoire s'il est
 mensonger le seul fait de poser
 parce que de plus en plus nous nous mettons à la place des _dopés
 la surface d'épandage en limaille est supérieure à six fois la super erficie des
 elle irrigue on ne sait plus trop quoi c'est

(extrait d'un travail en cours)

Esther Ferrer



« *Tortilla nacional* » - Performance à l'Université Autonome de Madrid, 1984.

Au même moment, dans le même espace, par la même personne, la théorie et la pratique ensemble :

Elle parle/elle fait/Elle fait/Elle parle

Elle théorise/Elle pratique/Elle pratique/Elle théorise

et elle commence à nouveau.

Mais elle ne se répète jamais.

À la fin, quelqu'un sans doute comprendra quelque chose, mais je ne peux pas dire qui ni quoi.

Jacques Demarcq
La fauvette grisette

rrête
ton charme
grise mine

brise t'big tirelire
pfout pfui tvitihoui rhétuititchiii
t'flouze fric d'vises-grisbi équinymies

d'crise victime réduite au couteil
trivuitiii rhituii toutioutiii
attife-mi d'riches nippes rupines-chic

bibi body bottines broderies
tihuiti huitivuiti rhoup tituii
minikilt polyvinyle robe tout cuir

pis n'oublie mie la bijouterie
titioutuiti djoutidjourtriii
tous signes visibles qui stuprifient

houett
faut x'vête
la grisette

Francis Gorgé

*Tout objet sonore mis en œuvre par le
compositeur est un instrument de musique.*

Hector Berlioz.

Dominique Meens

Te fous pas de ma gueule et bon anniversaire.
Je te serre la main.
Peut-on avancer la rencontre disparatiste de trente minutes ?
L'air du temps.
Trois francs six sous à récupérer.
Un peu de neuf m'a réveillé.
Et j'ai toujours l'intention de venir.
Attends voir un peu ce qu'elle me dit.
C'est inclus dans l'abonnement.
Toujours un soleil d'enfer.
Bisou mort.
Ouvrir un énorme chantier ? Pourquoi énorme ?
Donc, sache que quelque chose s'est ouvert.
Une sorte de tapisserie, comme tu as fait.
Un timbre de voix, une façon de la placer.
J'espère que vous pourrez tout de même vous promener.
Je pars quelques jours à Marseille.
Au pire, ni table ni chaise dans un coin bruyant.
Nous avons beaucoup travaillé.
Donc, confirmation en tout point de l'état giséleux de Gisèle.
Et merci encore pour votre accueil.
Ces chiens hurlent avec les loups pour être assurés du carnage.
On va rigoler un peu j'espère.
C'était bien moi, le rouge-queue.
On sera entre nous, tu penses bien.
Comme tu sais, je ne suis pas bête mais fou.
Et pendant que j'y suis.
À bientôt.

Extrait de *Six mois d'émois et moi*. Inédit.

Le centre international de poésie *Marseille*
est une association régie par la loi de 1901
conventionnée avec la Ville de Marseille.

Président, Jean Daive
Vice-présidente, Jacqueline Risset
Secrétaire général, Jean-Pierre Boyer
Trésorier, Nicolas Cendo

Le c i p M
bénéficie du soutien de :

La Ville de Marseille
Le Conseil Général des Bouches-du-Rhône
La Région Provence-Alpes-Côte d'Azur
La DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur
Le Centre National du Livre
Le Ministère de la Culture
(Direction du Livre et de la Lecture)
(Direction des Affaires Internationales)
L'association des usagers du cipM



De cette façon je recopie la page. De cette façon je me tais.

Il n'y a qu'une intervention de la voix
humaine admissible à la rigueur après
qu'un poème a été écrit, celle de l'auteur.

Pierre Reverdy

De cette façon je recopie la page. De cette façon je me tais.